

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

Cosmopolis paraît le 1^{er} de chaque mois par fascicules de 288 à 300 pages.

Toutes les communications concernant les abonnements doivent être adressées à MM. ARMAND COLIN et C^{ie}, 5, rue de Mézières, Paris; celles relatives à la rédaction doivent être adressées à M. le Directeur de *Cosmopolis*, 5, rue de Mézières, Paris.

La reproduction ou la traduction des articles est interdite pour la France et l'Étranger, y compris les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

	Un an		Six mois
Paris	36 fr.	Paris	19 fr.
France	39 fr.	France	20 fr.
Colonies et Union postale	42 fr.	Colonies et Union postale	22 fr.

On s'abonne dans les bureaux de la Revue, 5, rue de Mézières, Paris, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que, M. Jules Lemaitre ayant dû abandonner sa chronique dramatique trimestrielle, M. Francisque Sarcey a bien voulu accepter de lui succéder régulièrement. Par exception son premier article est remis au fascicule du 1^{er} mai. »

Depuis le mois de Janvier 1897 paraît à St-Petersbourg, en langue russe, un supplément mensuel à *Cosmopolis* contenant des articles originaux qui donnent le jugement des écrivains russes les plus autorisés sur tout le mouvement politique et littéraire de l'étranger.

Sommaire du Supplément Russe de Mars 1898 :

- JACQUES POLOWSKY : Quelques reminiscences d'Alexandre Pouchkine, recueillies de son frère et de ses amis.
- VOROTYNSKY : Zoé (nouvelle).
- VLADIMIR SPASOVITCH : Le Congrès international d'avocats à Bruxelles en 1897. (A suivre.)
- CONSTANTIN GOLOVINE : H. Sudermann, étude critique. (Suite et fin.)
- Professeur ZELINSKY : Un poète ressuscité, Bakhilide. (A suivre.)
- CONSTANTIN AKSAKOF : Lettres inédites de l'étranger, annotées par M. Kniazef. (Suite.)

Nos abonnés pourront, moyennant une augmentation de 9 fr. sur le prix de l'abonnement annuel, recevoir le supplément russe de *Cosmopolis* qui est mis en vente le 20 de chaque mois chez MM. ARMAND COLIN et C^{ie}, 5, rue de Mézières.

Les acheteurs habituels au numéro pourront se procurer chaque mois le fascicule russe chez leur libraire, au prix de 1 fr. 50.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

VÖRÖSMARTY

LE POÈTE DE LA RENAISSANCE HONGROISE.

AFFIRMER qu'il n'entre nul étonnement plus ou moins bienveillant et obligeant dans l'appréciation des Occidentaux quand il s'agit de la Hongrie moderne, serait absolument puéril. Le génie de la race magyare leur étant à peu près inconnu, tant à cause de son caractère touranien qu'à cause de la muraille épaisse dont l'absolutisme autrichien l'a si longtemps et si soigneusement entouré, afin d'en faire sa proie plus à son aise, ils sont forcément surpris de se trouver tout à coup en face d'un peuple vigoureux et original, en train de s'assimiler toutes les conquêtes de la civilisation et du progrès,— là, où ils ne croyaient rencontrer qu'attachement sénile aux traditions, imitation grossière de ce qui se passe ou se fait chez eux-mêmes.

Or, si l'on était sévère, il serait au contraire facile de démontrer que les Magyars d'aujourd'hui n'ont pas tenu complètement tout ce qu'on pouvait légitimement attendre des descendants de cette phalange de grands hommes et de grands patriotes, recrutée depuis le commencement du siècle jusqu'en 1848 dans toutes les couches de la société hongroise, à laquelle les pays de la couronne de St-Etienne doivent leur prodigieuse régénération actuelle. Ne pouvant compter que sur leurs faibles ressources, entravés par le gouvernement soupçonneux de Metternich, ils ont accompli des travaux que la génération actuelle peut difficilement égaler, malgré ses libertés et ses richesses. Le voyage de Csoma de Körös à travers l'Asie centrale, acquérant à la philologie la connaissance du thibétain ; les spéculations historiques d'Etienne de Horváth sur l'origine des Magyars, en grande partie

confirmées par les recherches les plus récentes des assyriologues ; les études géographiques de Vállas et de Vásárhelyi sur le canal de Panama et la régularisation des Portes de Fer ; les expériences du chimiste Irinyi aboutissant à l'invention de l'allumette chimique ; les essais d'Alexandre Győri sur la théorie du tempérament de l'accord ; les perfectionnements apportés par Jedlik dans la production de l'électricité— sans oublier le romancier baron Eötvös, Franz Liszt, le roi des pianistes, le délicat paysagiste Markó,—indiquent suffisamment la fermentation intellectuelle extraordinaire à laquelle était livrée à cette époque la Hongrie.

Quant au mouvement politique, social et économique bouleversant de fond en comble la nation magyare tout entière, il atteignit à ce moment son point culminant, grâce à la bonne volonté de l'archiduc-palatin Joseph, à l'activité surhumaine du comte Etienne Széchenyi, ayant pour collaborateurs Louis Kossuth, publiciste et orateur incomparable, François Deák, le futur créateur du dualisme austro-hongrois, Bezeredj, qui pour abolir les privilèges de la noblesse, s'était imposé lui-même, le baron Nicolas Wesselényi, l'agitateur géant, les comtes Louis et Casimir Batthyányi, victimes prédestinées de la camarilla. C'étaient des âmes antiques, auxquelles les sacrifices ne semblaient rien coûter, dévouées jusqu'à la mort aux idées libérales, et dont le patriotisme s'inspirait de la conviction que la race magyare avait assez de bonnes qualités pour pouvoir réclamer sa place au conseil des peuples où se décide le sort de l'humanité, selon les décrets immuables de la Providence.

Et pour exprimer leurs douleurs et leurs joies,— le passé glorieux mais lointain et l'avenir supposé heureux de la patrie en étaient la source principale,—pour les exhorter aux résolutions viriles, il y avait alors une pléiade de grands poètes : le classique Berzsenyi, le conteur des temps héroïques Alexandre de Kisfaludy et son frère Charles, le dramaturge, François Kölcsey, le philosophe élégiaque, le méticuleux Bajza l'abondant Garay avec, pour chef, Michel Vörösmarty en qui s'incarnent tous les sentiments nobles et généreux, tout l'enthousiasme élevé de ses contemporains ainsi que le souffle puissant et fécond de ces cinquante années épiques.

Mais représenter la poésie dans la Renaissance hongroise ne doit pas être la seule recommandation de Vörösmarty auprès du public cosmopolite. Sa valeur lyrique intrinsèque est telle qu'il mérite grandement l'attention de tous les littérateurs et de tous les amateurs de poésie dont l'imagination voudra bien ajouter aux traductions suivantes le charme d'une versification toujours admirablement rythmée et rimée.

I

Ce sont ses épopées, et surtout *La défaite de Zalán*, parue en 1825, et racontant en dix chants le dernier épisode de la conquête de la Hongrie par Arpád, qui ont fait la réputation de Vörösmarty. Mais sa célébrité et sa popularité parmi ses compatriotes ne datent que de 1837, de la publication de ses vers intitulés : *Paroles graves* (Szózat). Mis en musique en 1843 par le compositeur Benjamin Egressy, ils remplacent en quelque sorte encore aujourd'hui le chant national des Magyars, quoique, Dieu merci, leur mélancolie ne soit plus de saison.

Sois inébranlablement fidèle à ta patrie, ô Magyar ! Elle est ton berceau et sera un jour ta tombe, qui te protège et t'ensevelira.

Dans l'univers immense il n'y a pas de place pour toi en dehors d'elle : que la main du sort te bénisse ou te frappe, c'est ici que tu dois vivre et mourir !

C'est la terre où tant de fois a coulé le sang de tes pères ; à laquelle mille années ont lié chaque nom sacré.

Ce fut ici que combattirent, pour se créer une patrie, les armées du valeureux Arpád ; ce fut ici que les bras de Hunyad brisèrent le joug de l'esclavage.

Liberté ! tes drapeaux ensanglantés se déployèrent souvent ici et ce furent les meilleurs parmi les nôtres qui succombèrent pendant les luttes interminables.

Et à travers tant d'adversités, après tant de discordes, quoique réduite en nombre, mais sans être domptée, c'est maintenant une nation qui vit dans cette patrie.

Et patrie des peuples, univers immense ! elle s'adresse à toi la tête haute : Mille années de souffrance demandant la vie ou la mort !

(Car) il est impossible que tant de cœurs aient vainement répandu tout leur sang et que tant de dévouements se soient inutilement usés.

Il est impossible qu'esprit, force et bonne volonté puissent s'épuiser vainement sous le poids d'une malédiction.

Elle viendra encore, il faut qu'elle vienne, cette époque plus heureuse que réclame la prière fervente de milliers de lèvres.

Ou bien elle viendra, s'il faut qu'elle vienne, la mort grandiose, quand ce sera dans un pays inondé de sang que se feront les funérailles ;

Quand ce seront des peuples entiers qui entoureront le tombeau où disparaîtra une nation et que les yeux de millions d'hommes verseront des larmes sur'elle...

Sois inébranlablement fidèle à ta patrie, ô Magyar ! C'est elle qui te donne, la vie et, si tu succombes, ce sera sa terre qui te couvrira.

Dans l'univers immense il n'y a pas de place pour toi en dehors d'elle ; que la main du sort te bénisse ou te frappe, c'est ici que tu dois vivre et mourir !

En écrivant ces strophes Vörösmarty ne voulut que faire rentrer ses compatriotes en eux-mêmes. Quelques mois plus tard il en publia d'autres, sous le titre : *La Mère abandonnée*, adressées aux femmes de l'aristocratie magyare, alors complètement germanisées, où il va déjà plus loin.

Je connais une douce mère, hélas ! délaissée, qui se consume en s'abandonnant au chagrin, dédaignée, évitée par ses filles, quoique parlant ainsi dans son dévouement maternel : " Oh ! venez dans mes bras, mes enfants jolies, mes mains vous attendent pour vous bénir. Oh ! approchez-vous de votre mère, elle se consume dans une effrayante solitude ! Oh ! venez sur mes genoux, mes enfants, tant que mes chaudes larmes ne sont pas taries !

" C'est moi qui vous ai mises au jour, qui me suis tenue près de vos berceaux ; ce sont mes seins qui vous ont ranimées. Je vous ai portées comme des nourrissons pendant que votre âme d'enfant ne faisait que sommeiller encore. Et je vous ai donné à admirer un soleil que beaucoup de peuples de la terre vous envient. Et ce fut moi qui prêtai à vos beaux traits ce charme qui fait vibrer tant de cœurs. Je vous ai donné une taille élancée comme celle de la biche et une gerbe de lys sur votre poitrine virginale. C'est moi qui vous ai placé dans la bouche ce miel de l'Eden, qui reste doux même si l'on sent son poison ; c'est moi qui vous ai donné ces yeux aux feux féériques, devenus les étoiles de l'amour ; créant d'un seul regard tout un printemps tiède pour le dessécher ensuite d'un autre. Je vous ai cédé ainsi toute ma beauté afin que je puisse entendre ces mots : ' Oh ! mère chérie, ' afin que ce nom résonne aussi sur vos lèvres et que je ne sois pas abandonnée dans mes jours de tristesse. Oh ! approchez-vous de votre mère ; elle se trouve confinée dans une effrayante solitude. Oh ! venez sur mes genoux, mes enfants, tant que mes chaudes larmes ne sont pas taries ! "

C'est ainsi que vainement elle parla. Il n'y a personne pour se jeter dans ses bras maternels. Elle sait ses fils persécutés par le sort et elle tremble pour leur existence, tandis que ses filles n'aspirent, hélas ! qu'après l'étranger. Et elle se replie sur elle-même, sans joie et solitaire, les larmes étant taries dans ses doux yeux ; et quand, le cœur brisé, elle regarde le ciel, on dirait la douleur maternelle pétrifiée. Il n'y a que les battements de son cœur qui indiquent qu'elle vit encore et c'est une existence qui disparaît avec chaque battement...

Le portrait de cette mère affligée est ton portrait, ô patrie ! sur tes filles pèse la malédiction d'avoir des cœurs de marbre !

Indiquer ainsi avec ménagement leurs devoirs patriotiques à celles qui étaient appelées à conduire la société hongroise par

suite de leur naissance et de leur éducation, était d'un excellent politique. Pour résister à la pression réactionnaire croissante de la cour de Vienne, Vörösmarty aussi sut parler le langage d'un tribun, deux ans avant la Révolution de 1848. Il s'agissait de bâtir à Pesth un palais pour le Parlement hongrois—en magyar : la Maison du Pays, — et le gouvernement de Metternich souleva toute espèce de difficultés pour faire échouer ce projet. Alors l'auteur célèbre du "Szózat" indigné de tant de perfidies, lança la diatribe suivante dans le public, en l'ayant déclamée lui-même dans le cercle le plus influent de la capitale :

Le pays n'a pas de maison, parce qu'il n'est pas la patrie de ses fils. Il n'est que l'arène où s'agit la race orgueilleuse, qui, dilapidant sa fortune et son sang, s'y épuise. Et quelle honte ! elle va encore voter au son du tambour indifféremment pour le mal et le bien. Elle est la maîtresse et l'esclave de plusieurs millions d'individus qui la haïssent ou lui préparent des embûches ; elle est tyran et valet en une seule personne, qui n'est pas d'accord avec elle-même. Et la race étrangère l'envahit avec son esprit d'acier et son cœur de glace ; elle s'infiltré dans son sang chaud et la nation est là glacée, saisie par une douleur sourde et engourdissante. Il n'y a pas un seul mot à l'unisson sur les lèvres des patriotes, il n'y pas un seul fruit produit par l'arbre de vie de la nation unifiée !

Le pays n'a pas de maison ! Pourquoi ? Il fut un temps où l'on se levait quand on prononçait son nom ; où l'on donnait pour lui ce qu'il demandait : de l'or et du sang à foison, sans chercher dans des mots pompeux ce qui se trouve au fond des cœurs. Maintenant, quand la paix s'est installée ici à demeure, quand une guerre sanglante n'y fait plus ses ravages, il pourrait briller pour lui un jour heureux, comme pour la mère qui parmi ses enfants rayonne de joie ; maintenant ce sont l'opprobre et le deuil qui couvrent sa tête. Persécutée, en cachette, c'est comme un hôte qui n'est pas invité qu'elle se faufile dans sa propriété pauvre et inhospitalière, où l'on ne connaît son nom que défiguré et comme une malédiction.* Son nom est : sers et n'aie pas de récompense ; son nom est : donne de l'argent mais sans savoir pourquoi ; son nom est : meurs pour le profit d'un autre ! Son nom est honte, son nom est blasphème ; voilà ce qu'est devenue votre patrie hongroise !

L'impression profonde produite dans le pays par ces poésies et par plusieurs autres conçues dans le même esprit transforma leur auteur insensiblement en homme politique. Elu à l'unanimité dans une circonscription du département de Bács-Bodrog, il devint député en 1848. Comme tel il prit part à la Révolution en suivant la Chambre à Debreczen et en acceptant

* Allusion à la ville de Pozsony (Presbourg), où se tenaient les diètes de Hongrie. Située dans le voisinage de Vienne, elle était alors tout à fait allemande et anti-magyare,

une place dans la Commission des grâces. C'était assez pour le désigner à la vindicte de la justice militaire autrichienne. Aussi Vörösmarty s'y déroba-t-il pendant quelque temps, pour ne paraître devant elle que plus tard, quand les premières fureurs de la répression sanglante s'étaient déjà apaisées. Ayant été acquitté, il se retira dans une ferme à Nyék, où il était né le 1 décembre 1800. Là, assailli par les difficultés matérielles, son cœur de patriote brisé, il se consuma de chagrin dans une prostration presque continue, dans l'impossibilité de travailler. Au commencement de la guerre d'Orient—vers 1854—il eut cependant une inspiration sublime qui lui permit d'écrire son chant du cygne : *Le vieux Tzigane*.

Attaque un air, Tzigane, tu en a déjà bu le salaire—ne balance pas inutilement ton pied. Que valent les soucis à l'eau claire et au pain sec : allonge-les avec du vin dans la coupe morose. Ici-bas la vie s'est toujours écoulée ainsi : tantôt en grelottant, tantôt en brûlant à flammes. Attaque ton air ! Qui sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

Que ton sang bouille comme les flots d'un tourbillon ; que ton cerveau s'ébranle dans ton crâne ; que tes yeux brillent comme les lueurs d'une comète et que tes cordes résonnent plus violentes que l'ouragan. Et durement comme la chute de grêlons—la semence des hommes n'est-elle pas perdue ?—Attaque ton air ! Qui sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

Apprends sa chanson de la tempête sonore, comment elle geint, hurle, sanglote, pleure et gronde, arrache les arbres et brise les vaisseaux, étouffe la vie et tue fauves et hommes. Une guerre sévit maintenant dans l'univers, faisant trembler le tombeau de Dieu en Terre-Sainte. Attaque ton air ! Qui sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

De qui vient ce soupir étouffé ? D'où ces hurlements, et ces pleurs dans cette poussée sauvage ? Qu'est-ce qui frappe au firmament ? qu'est-ce qui gémit dans l'enfer comme un moulin ? Un ange qui tombe, un cœur brisé, une âme démente, des armées battues ou des espoirs téméraires ? Attaque ton air ! Qui sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

C'est comme si nous entendions de nouveau dans le désert les plaintes sinistres de l'homme révolté, la chute de la massue du frère fratricide et les pleurs funèbres des premiers orphelins, le battement d'ailes du vautour, les souffrances immortelles de Prométhée ! Attaque ton air ! Qui

sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

La planète obscure, cette terre mesquine, qu'elle se roule dans son jus amer, qu'elle se purifie de tant de crimes, de boues et de la fureur des chimères au milieu de l'ouragan, et que l'arche de Noé arrive enfin, renfermant dans son flanc un monde nouveau. Attaque ton air ! Qui sait jusqu'à quand tu pourras l'attaquer ? Quand sera-t-il fait un bâton de l'archet dépourvu de crins ? Le cœur et le verre sont pleins de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

Attaque—et non cependant : laisse les cordes en paix. Un jour il y aura encore des fêtes dans ce bas monde ; quand le courroux de la tourmente sera fatigué et que la discorde aura péri sur les champs de bataille : ce sera alors que tu devras attaquer ton air avec enthousiasme, afin que les Dieux eux-mêmes y trouvent du plaisir. Reprends alors ton archet de nouveau et que ton front assombri s'éclaircisse. Que ton cœur soit rempli du vin de la joie et qu'en attaquant ton air, tu ne te soucies plus des soucis du monde !

Il n'a pas été donné à Vörösmarty de voir ces fêtes si judicieusement pressenties. La réconciliation de François-Joseph avec la Hongrie n'eut lieu qu'en 1867, et le poète mourut le 19 novembre 1855 à Pesth, en plein triomphe du système centralisateur du baron Bach ! Mais il servit la cause hongroise même par sa mort, car ce fut à ses funérailles imposantes que les patriotes purent se compter enfin et la souscription nationale ouverte par François Deák en faveur de sa famille permit de mesurer les forces dont disposait encore le pays après le cataclysme de 1849.

II

Elevé par sa mère, devenue veuve assez jeune, Vörösmarty lui était attaché d'un amour filial auquel toutes ses autres affections durent céder tant qu'elle fut de ce monde. En souvenir d'elle il écrivit un de ses récits les plus touchants, paru en 1847, sous le titre : *Le livre de la pauvre femme*.

Une pauvre femme—Dieu sait si elle a un seul ami sur cette terre—vieille, indigente et n'ayant aucun appui, est seule dans le logis silencieux. Elle n'est pas en deuil ; son deuil remonte bien haut, à la mort de son bon mari ; et cependant sa robe est noire, car les couleurs répugnent à son cœur. Elle n'a rien à faire ;—qu'aurait-elle à faire ? pour une dînette il ne faut pas de valet, et pour convives elle n'a personne que les souvenirs du passé. Celui qui est seul pour regarder dans le plat, n'y trouve rien pour se nourrir ; ses pensées sont plus nombreuses que ne sont ses bonnes bouchées. Elle pense en arrière et en avant, aux temps heureux et malheureux et les deux parts égales, les chagrins et les mets, la fatiguent promptement.

Il n'en était pas ainsi jadis, hélas ! avant qu'elle ne s'habillât en costume de veuve : de l'office et de la cave pleines elle avait les clefs toujours à la main, et pour le pauvre et pour l'heureux on tenait la cour et la maison ouvertes. On n'avait pas besoin d'inviter des hôtes : ils arrivaient d'eux-mêmes pour louer l'eau et pour gaspiller le vin et pour ne pas épargner le maître de la maison. Le pauvre, envoyé par Dieu, y a souvent frappé aussi et de ce qu'il en a rapporté, la foi ne s'est pas amoindrie dans son âme : ce n'était pas de l'argent froid, donné avec une froide mine, mais le don consistait en aliments. Et s'il se présentait quelquefois le cas, quoique bien rare, qu'il n'y eût pas d'hôtes, la maison n'en restait pas moins habitée, car la bénédiction de Dieu y était nombreuse : une foule d'enfants y jouèrent et se battirent à droite et à gauche, et pour les soins de la mère ils donnèrent en échange beaucoup de peines et de joies.

Mais, ah ! elle n'a vu que du chagrin, depuis la mort du maître : ses enfants se sont dispersés, qui au levant, qui au couchant, et la pauvre femme est restée abandonnée comme l'arbre qu'on a dépouillé de ses fruits.

Le temps passe, et elle reste cependant, tantôt pleine d'espoir, tantôt découragée. Elle vivote péniblement de son petit avoir, et si parfois son sort s'améliore, elle ne sait pas encore être économe : si elle a quelque chose, il en revient une part aux autres ; mauvaise habitude contractée dans des temps meilleurs de partager ses petites provisions, — afin qu'elle ne voie pas les larmes — aussi se trouve-t-elle souvent gênée.

Maintenant elle se tient assise devant sa table et elle parcourt son livre de prières. Son livre est intitulé : "Jardin de roses, dans lequel poussent des roses de sainteté." Vieil objet vénérable mais usé que ne tiennent plus ensemble que le souvenir et quelques fils détendus, tellement on s'en est servi. Et voilà que l'on frappe et que la bonne vieille Sarah entre en toussotant :

— Dieu vous bénisse, madame. C'est vraiment à la maison que l'on est le mieux maintenant. Vous faites bien de ne pas sortir ; je me suis presque perdue dans la boue.

— Que m'apportez-vous de bon, tante Sarah ?

— Mon Dieu ! je serais bien heureuse de vous apporter quelque chose. Mais je viens plutôt avec une requête, si vous ne m'en voulez pas. Les temps sont maintenant si durs pour les pauvres ! il vaudrait mieux qu'ils n'existent pas. Je voudrais vous demander un livre de prières ; croyez-moi, il me ferait beaucoup de bien. Car s'il est déjà presque impossible de manger son content ; si l'on n'a pas suffisamment de pain, au moins que l'on vive de la parole de Dieu, afin que notre pauvre âme puisse être entretenue par la prière. Ici, je sais qu'il y en a beaucoup : donnez m'en un, pour l'amour de Dieu !

— Bonne créature ! répondit la veuve, je n'ai qu'un livre seulement, que voici. Mais puisque vous en avez tant envie et que votre bonheur en dépend, prenez-en la moitié de bon cœur, je me contenterai du reste.

Et, donnant une moitié et gardant l'autre, elle partagea son livre en deux.

Maintenant les deux bonnes vieilles, pour ne rien omettre en vue de leur salut, prient soir et matin dans des moitiés de livre, mais avec des cœurs entiers, et s'il y a un Dieu dans le royaume des cieus, elles ne prient pas inutilement.

Ce fut en 1834 que Vörösmarty perdit sa mère, à qui il envoyait régulièrement toutes les petites sommes dont il pouvait

disposer, grâce à ses travaux d'académicien et de publiciste à peine rétribués, défalcation faite de ses modestes dépenses. En 1841 il fit la connaissance de Mlle Laure de Csajághy, la belle-sœur de son ami et confrère Bajza, chez qui il vivait en pension. La vue de cette belle jeune fille brune, élancée, intelligente, fit tout de suite impression sur lui, mais il resta très longtemps sans avouer son amour, car il craignait que la différence d'âge ne fût entre eux plus tard une source de malheurs. Quand il ouvrit son cœur à la jeune fille, celle-ci se sentit en effet toute troublée d'être choisie par un homme de sa valeur. De là ses hésitations, qui rendirent le poète si désespéré. Pour les combattre, il recourut à sa lyre dont les chants harmonieux vibrèrent alors avec une intensité et une chaleur inattendues.

Où plonges-tu le beau regard de tes yeux ? — s'écria-t-il dans sa poésie intitulée : *A une rêveuse*. — Que cherche-t-il dans le vague lointain ? Est-ce la sombre fleur des temps écoulés, sur laquelle tremble une larme de la désillusion ? Est-ce que, pour te hanter, s'avance vers toi, de la brume opaque de l'avenir, la vision d'événements redoutables ? As-tu cessé de te fier aux présages de ton sort parce qu'une fois ils t'ont fait tromper de chemin ? Regarde le monde : il se compose de millions d'hommes, cependant il y en a si peu qui soient vraiment heureux ! C'est la rêverie qui fait tort à notre existence : louche, elle s'oriente sur des ciels peints. A l'aide de quels moyens l'homme pourrait-il posséder le bonheur ? A l'aide de l'or ? de la célébrité ? des plaisirs ? Quand ils sont en abondance, l'insatiable ne saura que s'y noyer, sans apprendre ce que c'est que la joie du cœur. En voulant cueillir des fleurs, on ne dépouille pas tout un parterre de roses ; en désirant voir, on ne fixe pas le soleil ; poursuivis inconsidérément, les plaisirs s'évanouissent : il n'y a que le modeste, pour obtenir sans regret la réalisation de ses vœux. Celui qui a la bonté au cœur, la noblesse à l'âme,—chez qui la soif de vivre n'a pas disparu, qui n'a pas été ensorcelé par l'orgueil, les désirs immodérés et les splendeurs, peut seul trouver sa patrie sur la terre.

Oh ! non, ne sonde donc pas l'horizon de tes désirs : le monde entier ne pourrait nous appartenir. Nous ne devons appeler vraiment nôtre que ce que peut renfermer notre cœur. Le passé et l'avenir forment une mer immense pour un foyer si restreint : des lumières mortes et des châteaux de brouillard flottent sur ses vagues et le bruit chasse la paix de l'âme effrayée.

Si quelque chose peut t'attacher au présent, si tu as de quoi t'émouvoir, à quoi penser et quoi aimer, reste dans le milieu où le bonheur s'offre à toi et ne le cherche pas au loin plus complet, mais décevant. Ne vends pas le possible pour de la monnaie de songe, que dans la main tu presses vainement : la meilleure part d'une félicité longtemps attendue se dé pensera en peines, si tes bras ne s'ouvrent qu'à des illusions flatteuses.

Ramène donc, oh ! ramène le beau regard de tes yeux ; qu'il nous revienne comme un oiseau envolé qui s'en retourne à sa branche fami-

lière quoiqu'il ait été tenté par la verdure de toute une forêt. Reste parmi nous avec tes yeux juvéniles ; fais éclore la joie sur le visage de ton ami, et si tu es devenue soleil, ne le prive pas de son beau midi, ne lui donne pas pour le remplacer des peines et des larmes !

Tout autre est le langage que Vörösmarty parle dans son *Extase*, quand il n'écoute que les battements précipités de son cœur étreint par la passion :

Pour ton amour je détruirais mon cerveau avec toutes ses pensées, ainsi que les contrées chéries de mes rêves ; je mettrais mon âme en lambeaux pour ton amour !

Pour ton amour je me ferais arbre sur le sommet d'une roche ; je m'envelopperais de son vert feuillage ; j'affronterais la colère de la foudre et de l'ouragan et je mourrais dans l'hiver de chaque année, pour ton amour !

Pour ton amour je me ferais pierre écrasée par des Alpes ; là, je brûlerais dans le feu souterrain avec une douleur inextinguible et souffrant muet, pour ton amour !

Pour ton amour je redemanderais à Dieu les lambeaux de mon âme, je les parerais avec des vertus plus glorieuses, et joyeux je te l'offrirais pour ton amour !

De tels accents ne pouvaient laisser insensible le cœur de la jeune fille. Vörösmarty la conduisit à l'autel en avril 1843, et de leur heureuse union naquirent quatre enfants, parmi lesquels M. Béla de Vörösmarty, actuellement sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Justice, et Mme de Széll, dont le mari, ancien ministre des finances, est une des personnalités les plus marquantes du monde politique hongrois.

III

Emporté par le courant irrésistible de son lyrisme, Vörösmarty met peut-être trop de sentiments subjectifs dans ses épopées et tragédies. Toutes les premières, au nombre de huit, et les secondes au nombre de onze, traitant des sujets patriotiques,—sont cependant autant de monuments impérissables du style poétique hongrois. La fantaisie orientale la plus riche y est mêlée à la logique serrée des œuvres classiques et revêtue d'une langue imagée, dont la concision et l'originalité, la sonorité et la chaleur n'ont jamais été surpassées. Pour caractériser la variété du timbre de ses registres, celle des couleurs de sa palette, voici la poésie imitative les *Chants d'Oiseaux* :

Se berçant dans l'air, s'approchant du ciel, la fauvette dit : Je sens ton haleine tiède, oh ! beau renouveau, et je te salue ! L'hiver et la misère ne sont plus. Le firmament est rayonnant, l'horizon s'étend infini. L'herbe

croît déjà ; c'est au-dessus d'elle que je construirai mon nid modeste. Et la terre — si belle, si hospitalière, si verte — devient une table mise pour moi ! Oh ! volupté et joie ! Oh ! volupté et joie ! La terre sera notre refuge de plaisirs !

Et survient le moineau glouton ; pendant son vol il parle ainsi : Tchep, tchep ! Tchep, tchep ! Il ne me faut que des miettes : pourvu qu'il y en ait beaucoup, cela me suffit de suite. Je suis un vilain fripon et mes faims sont immenses comme personne n'en a. Je ne laboure ni ne sème et cependant je passe l'hiver comme n'importe quelle abeille ! Qu'un autre se fatigue, moi je mange ; je ne tiens pas à acheter ce que je peux voler. Tchep, tchep ! Tchep, tchep ! Je n'ai pas besoin de grand entretien, il ne me faut que des grains de blé tombés !

Et surviennent les musiciens : le pinson et le bouvreuil, la mésange et la race des loriots avec le chardonneret pimpant. Et partout où règne le printemps, les forêts, les prés et les buissons se remplissent bruyamment des éclats de leurs chants joyeux. Ce sont tous des heureux et ils sont en fête jusqu'à la fin de l'été et dans l'ardeur de leurs chants et au milieu de leurs plaisirs leurs plumes se dressent.

Une seule, l'artiste supérieure, la chétive Philomèle fait retentir des airs funèbres, posée sur la branche la plus noueuse d'un arbrisseau. Et dans son cœur il y a tant de douleur et tant de souffrance que dans l'affre d'un tel sentiment meurtrier l'homme eût depuis longtemps succombé.

Où sont mes nuits ? où sont mes jours, mes amours et mes joies ? Ils sont enchaînés avec ma douleur profonde, sur les confins lointains d'une contrée étrangère, aux ailes légères de mon compagnon infidèle. Qui donc s'aperçoit que je souffre, que mon cœur est endolori ? La haute futaie ? La voix y trouve un écho ; c'est à moi seule que personne n'y répond. Si j'étais un aigle et si mon âme, devenue farouche, brûlait, mes ailes me porteraient en haut, aussi haut que le ciel, et en ajoutant mes flammes aux feux du soleil, j'embraserais ces feuillages perfides ! Mais moi, mais moi, je ne puis que pleurer. Oh ! mon pauvre moi ! je ne puis que mourir ! Arrache-toi, mon âme, de ce corps et cesse d'être comme ma voix cesse : qu'es-tu, sinon la douleur vibrante ?

Ce fut ainsi que chanta, sur la branche noueuse d'un arbrisseau, le cœur de la forêt, la petite Philomèle. Et qu'est-ce qui parlerait, pendant que le cœur de la forêt se lamente ? Les alentours écoutaient, tristement mélancoliques...

Des ballades, des légendes et même des paysanneries, dont les figures les plus connues de la vie populaire magyare sont les héros et les héroïnes, complètent l'œuvre lyrique de Vörösmarty. Un nombre énorme de distiques y témoigne de la sensibilité de son inspiration, à laquelle le moindre événement suffisait pour couler à pleins bords. Bien qu'écrites en vers métriques, ces fantaisies tour à tour humoristiques, sarcastiques, polémiques ou élégiaques — il y a parmi elles beaucoup d'épithètes, — constituent le côté le plus original et le plus national de son génie. Car ce qui distingue le mieux les Magyars des autres peuples de civilisation récente, c'est

leur aptitude à se plier à tout, en gardant religieusement toutes leurs traditions et leurs manières de voir et de sentir. Pour pouvoir rester Magyars rien ne leur coûte, comme rien n'a coûté aux Israélites pour garder le culte de Javeh.

Ce fut à ce sentiment impérieux que Franz Liszt céda en 1838, le lendemain de la destruction de Pesth par les flots du Danube, quand il y accourut pour donner des concerts au profit des sinistrés. Vörösmarty le remercia royalement au nom du pays tout entier en lui adressant l'ode suivante, où se résume tout son génie, tout son patriotisme, toute la grandeur de son cœur :

Musicien tant célébré de par le monde, où que tu sois, toujours dévoué parent, y a-t-il pour la patrie éprouvée un chant sur tes cordes, par les vibrations desquelles nous sentons nos cerveaux ébranlés ? En as-tu un, toi qui troubles les cœurs ? en as-tu un, toi qui sais endormir les chagrins ?

Le sort et nos propres fautes sont le mal séculaire, dont le poids engourdissant nous oppresse. C'est dans ses chaînes qu'a vécu découragée notre race, ne cherchant le salut que dans le repos inactif. Et si parfois son sang appauvri se mettait à bouillonner, ce n'était que la vaine agitation d'un fiévreux.

Maintenant nous voyons briller des jours meilleurs. A l'approche d'une aurore longtemps attendue, au milieu des doux maux de la convalescence nous reviennent le désir éteint, l'espoir envolé. Nous brûlons de nouveau pour la patrie de nos aïeux ; nous sommes de nouveau prêts à lui sacrifier notre vie et notre sang.

Et nous entendons toutes les pulsations de son cœur ; en prononçant son nom sacré nous sentons bondir le nôtre ; et nous souffrons toutes ses souffrances, ses humiliations nous bouleversent ; et nous souhaitons pour elle de la grandeur sur le trône, du bonheur et de la force dans les chaumières.

Disciple fameux du pays des orages,* où bat le cœur de l'Humanité, où rouge du sang vermeil, le soleil ose enfin reluire ; où, sur les flots impétueux du peuple-océan, les monstres de la fureur ont promptement disparu ;

Et où à leur place passent maintenant, vêtus de neigeuses blancheurs, le labeur honnête et la paix sereine ; où, dans ses demeures somptueuses, l'Art imprime des traits divins à son renouveau ; et où, pendant que des milliers de têtes pensent avec leurs génies, se fatiguent les mains de géant de la foule :

Maître fameux des harmonies ! fais-nous entendre de tes chants. Et si tu en fais résonner un en souvenir des jours du passé, qu'il soit comme sortant de l'orchestre de l'ouragan, où gronde le tonnerre des batailles ; et que dans les ondes de la musique tumultueuse s'élève l'air d'un hymne triomphal.

Fais-nous entendre un chant à remuer nos ancêtres dans leurs tombes, à les faire revivre avec leurs âmes dans leurs rejetons, apportant leur

* Allusions à la France, où habitait Liszt, et à la Révolution française.

bénédiction sur la patrie hongroise, la honte et l'opprobre sur ses fils félons !

Et si l'ombre des temps néfastes l'enveloppait, qu'il s'étende un voile sur tes cordes ; que ton chant imite alors les plaintes des zéphyrs, qui se perdent au milieu des branches automnales et aux sons berçants desquelles apparaît l'ancien champ des deuils ;

Et au bras viril de la réflexion se lève la pâle, la féminine mélancolie et nous assistons de nouveau aux désastres de Mohács,* les guerres civiles sont derechef déchaînées et pendant que nos yeux se noient dans les larmes, les peines tardives du cœur s'évanouissent apaisées.

Et si tu pouvais raviver cet amour de la patrie,—qui tout en tenant le présent enlacé et lié au passé par les plus beaux souvenirs de l'attachement, crée l'avenir,—fais résonner tes cordes avec une telle violence que le chant parvienne jusqu'aux cœurs,

Et que, sous l'influence des émotions pures ainsi réveillées, des actions nobles puissent mûrir chez une descendance puissante ; que le faible et le fort se réunissent pour agir et pour souffrir ensemble et que la nation — comme un seul homme — puisse étouffer les discordes dans ses bras d'acier.

Et que la pierre elle-même — comme si elle était notre os — vibre d'une sainte joie et que les vagues — comme si elles étaient notre sang — coulent bouillantes dans le Danube, et où nous subimes tant d'heur et de malheur, que la terre tressaille enthousiasmée !

Et si tu entends le pays se soulever aux accents de tes cordes harmonieuses, que le peuple répétera fièrement avec ses millions de lèvres : arrête-toi dans nos rangs et nous dirons : Le ciel soit béni, la nation d'Arpád a encore son âme !

Cinquante-six ans se sont écoulés depuis la publication de ces strophes dignes de Pindare, et au Panthéon de la poésie hongroise on a pu inscrire depuis les noms d'un Petöfi,— dont Vörösmarty a si généreusement patronné les débuts,— d'un Jean Arany, des Katona et Madách ! Immenses sont les richesses poétiques que ces élus de la Muse magyare ont rassemblées et que les vivants, tels que Paul Gyulai et Maurus Jókai, font accroître encore journellement. Or qu'est-ce que prouve le travail d'imagination chez un peuple, sinon la force de sa vitalité, comme les couleurs fraîches des joues, le lustre des cheveux indiquent la santé chez les individus. La connaissance plus approfondie de la littérature hongroise dissipera donc aisément les hésitations que l'Europe peut avoir encore au sujet de l'avenir de la Hongrie. L'action qu'elle peut exercer à un moment sur les événements internationaux ne sera pas seulement le résultat des calculs de ses hommes

* La bataille de Mohács a eu lieu en 1526 entre le sultan Soliman II et le roi de Hongrie Louis II, qui y a péri avec la fleur de la noblesse hongroise.

d'Etat, mais l'effet de son désir involontaire et inconscient de faire prévaloir les tendances de son génie national, clairement exprimées dans sa littérature. Etant libérales et patriotiques, elles sont naturellement pacifiques aussi ; dirigées vers la Vérité et le Progrès, elles sont même humanitaires. Telles elles se révèlent chez le Vörösmarty lyrique.

Seulement il ne faut pas oublier qu'il est en même temps l'auteur de plusieurs poèmes héroïques, comme on ne doit traiter non plus en qualité négligeable le tempérament belliqueux du Magyar. Son énergie pour reconquérir sa place si longtemps inoccupée à côté des nations maîtresses de l'univers paraît les beaucoup surprendre déjà. Que sera-ce quand, à propos d'une idée généreuse, il se déclarera prêt à en appeler aux armes, confiant dans la bravoure et le dévouement de ses fils, se sentant débordé par sa vigueur si longtemps contenue ?

Mais, grâce à Dieu, l'arrivée de ce moment psychologique n'est pas encore imminente. L'exécution d'immenses travaux de tout ordre, l'application de mille réformes administratives, judiciaires et économiques, absorberont encore pendant maints lustres toute l'activité de la race magyare. C'est un laps de temps suffisant pour apprendre à la connaître, à l'étudier ; et à ce point de vue il n'y a pas de meilleur initiateur que Vörösmarty, le chanteur de l'ancienne gloire hongroise, le penseur libéral, le poète, "vates."

Quant à l'auteur de ces lignes, il accomplit une œuvre pie en évoquant le cher souvenir d'un ami de sa famille qui l'a souvent fait sauter sur ses genoux dans son enfance et dont le regard affectueux et souriant, la voix sonore mais harmonieuse, lui sont profondément gravés dans la mémoire et semblaient l'encourager de l'au-delà avec bienveillance plus d'une fois pendant qu'il travaillait à cet essai forcément rapide.

A. DE BERTHA.